

## 1 - Présentation

Dossier d'accompagnement  
de la conférence / concert  
du vendredi 10 octobre 2008  
proposée dans le cadre du



projet d'éducation artistique  
des Trans et des Champs Libres.

“Le reggae”

Conférence de **Alex Mélis**  
Concert de **Keefaz & D-roots**

Dans la galaxie des musiques actuelles, le reggae occupe une place singulière. Héritier direct du mento, du calypso et du ska, son avènement en Jamaïque à la fin des années soixante doit beaucoup aux musiques africaines et cubaines, mais aussi au jazz et à la soul. Et puis, il est lui-même à la source d'autres esthétiques comme le dub, qui va se développer parallèlement, et le ragga, qui apparaîtra à la fin des années quatre-vingt.

Au cours de cette conférence, nous retracerons la naissance du reggae sur fond de "sound systems", de culture rastafari, et des débuts de l'indépendance de la Jamaïque. Nous expliquerons ensuite de quelle façon le reggae des origines - le "roots reggae" - s'est propagé en s'"occidentalisant" et en se scindant en plusieurs genres bien distincts, qui vont du très brut au très sophistiqué.

Enfin, nous montrerons tous les liens qui se sont tissés au fil des années entre la famille du reggae et celles du rock, du rap, des musiques électroniques, de la chanson, sans oublier des musiques spécifiques d'autres régions du globe comme par exemple le maloya de La Réunion.

Alors, nous comprendrons comment la musique d'une petite île des Caraïbes est devenue une musique du monde au sens le plus vrai du terme, puisqu'il existe aujourd'hui des scènes reggae et dub très vivaces et toujours en évolution sur tous les continents, des Amériques à l'Afrique en passant par l'Asie et l'Europe, notamment en Angleterre, en Allemagne et en France.

“Une source d'informations qui fixe les connaissances  
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre  
le fil de la recherche si il le désire”

Dossier réalisé par Pascal Bussy  
(Atelier des Musiques Actuelles)



Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les “Bases de données” consacrées aux éditions 2005, 2006 et 2007 des Trans, tous en téléchargement gratuit, sur [www.lestrans.com/jeu-de-l-ouie](http://www.lestrans.com/jeu-de-l-ouie)

## 2 - La Jamaïque, le rastafarisme et les origines du reggae



La situation géographique de l'île de la Jamaïque explique déjà les origines de sa musique. La proximité de Cuba a apporté la rumba, de Trinidad est venu le calypso, et les Etats-Unis qui ne sont pas si loin ont permis à la plupart des musiques noires de s'y adapter, à commencer par le jazz et plus tard le rhythm'n'blues. Toutes ces influences se sont mêlées au patrimoine musical jamaïcain de l'avant-ska et par conséquent de l'avant-reggae, qui se composait essentiellement du mento avec son rythme chaloupé, et du nyahbinghi joué par des ensembles de percussions.

Dans les années trente et quarante, le mento est un peu un mélange de musique africaine, de rumba cubaine, de tango et de samba venues d'Amérique latine, et de mélodies européennes. Son ambassadeur principal est Stanley Beckford. Le nyahbinghi est plutôt une musique rituelle, et son représentant le plus connu est Count Ossie. Le calypso a connu son âge d'or au milieu des années cinquante, et il a influencé beaucoup de musiques populaires, que ce soit aux Etats-Unis (les Andrew Sisters et même Robert Mitchum qui enregistrera un album de légende très savoureux) ou en France, voir certains succès de Sacha Distel et du groupe d'origine malgache les Surfs. Parmi les tubes planétaires engendrés par le calypso, on peut citer "Rhum & Coca Cola", "Jean & Dinah", et "Shame and scandal in the family". Quant au jazz, il est porté par des grands orchestres populaires comme ceux de Eric Dean, et à l'instar du rhythm'n'blues et de la soul plus tard il est un moyen pour beaucoup de musiciens de se réappropriier ces racines africaines dans lesquelles ils croient. Dans la géographie musicale des Caraïbes et des Antilles où il existe beaucoup de musiques pour touristes, notamment celles à base de steel bands, tous ces styles peuvent être considérés comme authentiques.

Aborder le reggae, c'est aussi faire référence à l'éthiopisme, ce mouvement religieux né dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'au double symbole Zion, qui représente à la fois l'Afrique et une philosophie basée sur la nostalgie. Le rastafarisme est issu de ce contexte, et il explique pourquoi l'Ethiopien Haïlé Sélassié, devenu le Negus, soit le roi, en 1928, puis le Negusa Negast, l'Empereur, le roi des rois, en 1930, est pour ses adeptes l'incarnation de Dieu, soit de manière imagée le lion conquérant. "Nous sommes des Jamaïcains d'Afrique", affirment beaucoup de disciples du rastafarisme. Tout cela est d'ailleurs à la source d'un grand malentendu bien illustré par les scènes d'émeute à l'aéroport de Kingston en avril 1966, lors de la visite d'état du Negus en Jamaïque, où une foule passionnée l'attendait comme le messie, c'est-à-dire celui qui allait apporter des terres et toute la fortune et la prospérité qui vont avec...

Enfin, il faut aussi parler de la situation politique et sociale de l'île qui est très tendue, avec la fin de la colonisation britannique, l'indépendance en août 1962, et l'émigration de beaucoup de travailleurs vers les Etats-Unis et l'Angleterre, un phénomène lié à la grande pauvreté des Jamaïcains noirs dont la plupart vivent dans des ghettos, à l'opposé des Jamaïcains blancs qui sont pour la plupart aisés voire très fortunés.

Le reggae est aussi une musique d'essence spirituelle. Ses codes de langage sont très parlants, comme ce "I and I" qui signifie "Jah et je" et qui est le reflet de l'unicité avec Jah, donc avec Dieu. Les "dreadlocks", ces nattes de cheveux tressés typiques, sont le symbole de la force intérieure, et ils renvoient au mythe biblique de Sanson et Dalila. Quant à l'herbe que l'on fume, elle vient de la terre et elle représente le côté sain de ce que peuvent être les dons de la nature, c'est-à-dire... de Dieu. Tout ceci explique les quelques thèmes récurrents que l'on trouve dans le reggae et dans la mythologie qui l'entoure : l'exode, Babylone, la figure du lion (le lion de Judas), Zion, la rédemption, etc.

Comme le blues, le reggae est une musique de résignation et de transcendance, une musique de drames et de fierté où un certain art de vivre exorcise la misère ambiante, mais c'est aussi une musique mystique, et le contexte dans lequel il baigne peut d'ailleurs engendrer du fanatisme, voir la tentative d'assassinat de Bob Marley en 1976.

"Nous croyons que nous sommes les tribus perdues d'Israël qui étaient jadis dispersées, mais qui ont été retrouvées en raison de l'apparition de la graine de David, dans la personne de Sa Majesté Impériale Haïlé Sélassié. Nous serons ramenés en Ethiopie par la volonté et le pouvoir de Dieu."

**Une croyance rastafarienne.**

"Parfois, ma femme me demandait comment on allait faire pour manger et je tentais de la rassurer. Et vous savez quoi ? Le Seigneur y a pourvu... Un jour j'ai reçu un appel, on me demandait de retourner en studio pour ré-enregistrer mes vieux succès..."

**Stanley Beckford, chanteur et compositeur jamaïcain né à Portland en 1942 et mort à Riversdale en 2007.**

### 3 - Les "sound systems"



À Kingston, la musique est partout. Dès les années cinquante, des sortes de sonos mobiles rudimentaires ont fait leur apparition dans le centre de la ville, devenant les points névralgiques de rassemblements musicaux et de fêtes dansantes. Ces "sound systems", qui tiennent un peu de la discothèque ambulante, sont en fait des petits camions ou des camionnettes où officie un "sélecteur" qui est souvent aussi le technicien. Ce double rôle va évoluer jusqu'au statut de "disc-jockey", mot dont la contraction donnera "D.J." ou "deejay". Winston Cooper, alias Count Machuki, est le premier à avoir fait parler de lui en posant sa voix par-dessus les disques, son discours devenant peu à peu un élément de la musique. Il faut citer aussi son aîné The Great Sebastian, un "soundman" qui officie dès 1949, puis, un peu plus tard, Duke Reid qui n'hésite pas à employer la violence pour s'imposer et marquer son terrain d'action, et qui créera plus tard le label Treasure Isle.

Quant à Clement "Coxsone" Dodd, il est un personnage central de l'évolution de la musique jamaïcaine de l'époque vers le reggae. Travaillant comme saisonnier dans des fermes américaines en Floride, il revient régulièrement dans l'île avec des disques américains dans ses bagages ; devenu lui aussi "soundman", il ira régulièrement s'approvisionner à New York pour y acquérir des disques de blues, de soul et de rhythm'n'blues comme ceux de B.B. King et de T-Bone Walker. D'ailleurs, dans les clubs de la ville, les disc-jockeys sont influencés par leurs collègues américains dont ils captent les programmes à la radio. Tout ceci contribue à importer les musiques noires des Etats-Unis et à sceller le style du "Jamaican shuffle", mélange de rhythm'n'blues et de mento.

Coxsone et Reid poussent des artistes locaux à enregistrer, d'abord des acétates, puis, à partir de 1959, des 45 tours. Ces disques vont alimenter leurs propres "sound systems" et ne vont pas tarder à attiser la concurrence et à susciter des vocations. Il est certain que les "sound systems" provoquent un climat de concurrence qui est stimulant et qui fait avancer la musique.

C'est à qui aura non seulement le plus "gros" son, mais aussi les nouveaux disques et surtout les meilleurs avant les autres.

Au milieu de ces batailles de décibels et des duels entre les "deejays" que l'on appelle parfois aussi les "toasters", certains d'entre eux ont l'idée d'effacer les étiquettes des vinyles pour en cacher le nom et la provenance...

C'est là que se trouve l'origine de ce qu'on nomme aujourd'hui les "white labels", ces disques vinyles non labellisés qui pullulent dans les réseaux indépendants et dont les scènes "dance" et électro restent friandes.

Il ne fait aucun doute que le travail de ces deejays a constitué le premier pas d'une philosophie musicale basée sur le recyclage et la réappropriation d'un matériau musical existant.

Le "D.J." ou "deejay" est celui qui passe les disques et qui surtout tient le micro du "sound system", scandant des paroles entre et sur les morceaux. L'origine de l'expression, apparue dans les Etats-Unis de l'immédiat après-guerre, vient du fait que comme un jockey sur un cheval, cet animateur d'un nouveau genre "chevauche" les disques...

Le "deejay" succède au "selector" ("sélecteur" en français) qui est en fait le programmeur du "sound system" et qui se contente de choisir les disques et de les diffuser sans intervenir dessus. Quant à "toaster", c'est un mot presque synonyme de "deejay". Il tire son origine du nom anglais du grille-pain et signifie littéralement "celui qui chante en faisant "sortir" les mots".

La pratique du "deejaying", qui équivaut à construire une œuvre d'art en passant des disques, a fondé non seulement des champs esthétiques mais aussi façonné une nouvelle approche du geste artistique.

Lancé par Clément "Coxsone" Dodd, Prince Buster monte son propre "sound system" en 1958 et devient un pionnier du ska. L'une de ses chansons, "Oh Carolina", sera échantillonnée par Shaggy en 1993 et deviendra un hit mondial. Prince Buster vit aujourd'hui près de Miami et il se produit régulièrement au Japon.



Les années 1960 à 1966 sont celles du ska. Ce style nouveau symbolise une autonomie musicale qui sonne comme un écho à l'indépendance politique de 1962.

Son principal trait distinctif est le skank, ce fameux petit accord plaqué qui deviendra la marque de fabrique du reggae. C'est le skank qui symbolise l'idée de déplacement de l'accent de la phrase musicale sur une base shuffle, et qui va ancrer le ska dans la pratique de la danse.

Le ska est finalement le résultat de plusieurs influences : les grands orchestres de jazz comme ceux de Duke Ellington et Glenn Miller, la musique militaire et ses fanfares, le rhythm'n'blues, et la musique caribéenne. Derrière les accords mineurs de ses instrumentaux et ses cuivres à l'unisson se cachent une certaine mélancolie mais aussi un optimisme naïf, presque élégiaque, qui sont sans doute un reflet fidèle de la philosophie rastafari prônée par les musiciens qui en sont les créateurs. Il s'agit bel et bien de la première musique jamaïcaine moderne.

Dans le sillage des activités de patron de "sound-system" et de "deejay" de plusieurs activistes, des labels apparaissent. Le plus connu est Studio One, fondé par Clément "Coxsone" Dodd en 1963. Pour que ses différentes productions possèdent la même couleur sonore, il monte un "house band" (un "groupe maison"), imitant en cela la démarche de Berry Gordy dès 1959 avec son label de rhythm'n'blues Motown à Détroit. On y trouve le pianiste et organiste Jackie Mittoo, les deux saxophonistes Tommy McCook et Roland Alphonso, le bassiste Lloyd Brevette, le batteur Lloyd Knibbs, le tromboniste Don Drummond, et le trompettiste Johnny Moore. De cet "ensemble maison" émerge en 1964 le groupe phare The Skatalites, dont les tubes comme "The guns of Navarone" et "From Russia with Love" restent des morceaux d'anthologie. Le groupe se sépare en 1965 (une partie d'entre eux devenant The Soul Brothers, toujours chez Studio One), avant de se reformer trente ans plus tard, dans les années quatre-vingt dix.

"Coxsone", qui réalise ses premières prises de son sur un magnétophone à une piste en "live", a réuni autour de lui une équipe où les rôles sont bien distribués. Sylvain Morris est l'ingénieur du son, le guitariste Ernest Ranglin -qui comme le pianiste Monty Alexander possède une formation jazz- le principal arrangeur, et Bob Marley qui en est à ses tout débuts est chargé de dénicher les nouveaux talents. Le producteur impose aussi des contrats d'exclusivité à ses artistes, construisant ainsi une véritable logique de label. Homme de son à l'instinct marketing avant la lettre, il demande à son trio vocal vedette, The Wailers (Bob Marley, Bunny Wailer et Peter Tosh), de porter des vestes "à la mode Beatles". Parmi les ensembles lancés par "Coxsone" se trouvent aussi le duo The Ethiopians et un autre trio vocal, The Maytals. Tous sont influencés par les groupes vocaux américains de l'époque comme les Temptations, les Four Tops, voire certains trios de folk comme Peter, Paul & Mary. "Coxsone" est le principal producteur de l'époque. Même si on sait aujourd'hui que beaucoup d'artistes, les chanteurs notamment, n'ont pas toujours été payés de façon correcte, il n'empêche que sa console a été au cœur de l'élaboration d'énormément de productions passionnantes. Ses recettes de studio, qu'il s'agisse de bandes trafiquées, de collages artisanaux, et bien sûr de ce fameux écho sur la guitare, sont à l'origine du son du reggae.

Parmi les figures emblématiques du ska, on trouve aussi plusieurs chanteurs clefs : Prince Buster qui est aussi producteur, Ken Boothe - qui se produira à Paris seulement en... 2004 -, et Joe Higgs, le crooner de "(I'm the) Song my enemies sing" en 1966. On retrouvera beaucoup d'artistes pratiquant le ska dans le "rock steady" puis dans le reggae, tant il est vrai que ces musiques se sont succédées comme dans une sorte de fondu-enchaîné.

## 5 - Le "rock steady"



Chaînon décisif entre le ska et le "early reggae", le "rock steady" culmine de 1966 à 1971. Il est la réponse jamaïcaine à la soul du sud des États-Unis, et il symbolise les premiers pas vers une musique jamaïcaine moins dansante et que l'on pourrait même qualifier de plus "pop".

En dehors du rôle du chanteur qui prend plus d'importance, ses traits distinctifs sont l'intégration de la basse électrique, le ralentissement du tempo, et une orchestration plus sobre et compacte, proche de celle des studios Stax de Memphis. Enfin, le couple basse-batterie devient plus présent et il introduit progressivement une attraction immédiate qui est centrée sur le rythme.

C'est aussi à ce moment-là qu'apparaît la "version". Un grand nombre de classiques du "rock steady" se voient recyclés à la mode du jour, dans un esprit plus "deejay", comme s'il s'agissait d'un avant-goût de la bifurcation à venir... Le label de pointe de cette période est Trojan, avec notamment le producteur Leslie Kong. Treasure Isle, Studio One et Trojan sont les trois labels qui font évoluer les habitudes jusqu'alors très artisanales des maisons de disques vers une logique de production un peu plus industrielle.

Les principaux héros du "rock steady", souvent issus du milieu des "rudeboys", les voyous des ghettos, sont les chanteurs Peter Tosh, Delroy Wilson et Desmond Dekker, et le groupe vocal The Melodians. Quant à Toots & the Maytals, emmenés par le chanteur Toots Hibbert, ils se distinguent par une approche musicale qui fait directement écho à la soul et au rhythm'n'blues américain et tout particulièrement à Otis Redding. En août 1968, le titre "Do the reggay" des Maytals a fréquemment été présenté comme l'acte de naissance du reggae, mais la vérité oblige à dire que malgré son titre, il s'agit "seulement" de l'un de ses multiples actes de naissance...

Il y a un grand contraste entre les textes que chantent ces différents chanteurs et groupes à la fin des années soixante. Si les tubes de Desmond Dekker ("007 (Shanty Town)", "Israelites") ou des Melodians ("Sweet sensation", "Rivers Of Babylon") sont en général des hymnes qui cultivent la mystique du reggae, d'autres comme Peter Tosh (voir "Them A Fe Get A Beatin'" ou "Funeral"), chantent des textes à l'esprit rebelle. Ils sont souvent influencés par les luttes des Noirs américains pour leurs droits civiques. Signé plus tard sur la major C.B.S., Peter Tosh chantera aussi en 1976 "Legalize It", en faisant ouvertement référence à la légalisation de la marijuana. Deux ans après, il sera l'un des rares artistes signés par les Rolling Stones sur leur label Rolling Stones Records.

## 6 - L'âge d'or du reggae



À l'aube des années soixante-dix, deux courants commencent à se dessiner. D'un côté, le reggae "roots", autrement dit le reggae des racines, marqué par la spiritualité rasta, et caractérisé par l'emploi du "one-drop" et de son rythme plus lent. Les formations qui le pratiquent sont souvent assez étoffées et possèdent un esprit plus collectif voire familial. De l'autre, une musique plus ancrée dans la tradition du "sound-system" et qui est basée sur le culte du "riddim", autre nom du mot "rhythm" ("rythme"), et qui est cette combinaison unique de batterie et de basse qui constitue l'ossature d'un morceau, voire de plusieurs morceaux qui peuvent être construits sur la même trame rythmique. Ce reggae-là est plus brut et son esprit est hédoniste.

Le reggae "roots" va devenir peu à peu la matrice d'un reggae à la popularité universelle, qui contaminera le rock, puis la pop, et dont Bob Marley sera l'ambassadeur superstar. S'il est un modèle absolu, c'est que ses textes poétiques et musique allaient encore plus loin et qu'il a dès les débuts de sa notoriété prôné une attitude ouverte au monde, tout en restant plongé dans sa culture, devenant par là-même un artiste mondialiste avant la lettre, à la fois archétype du Jamaïcain et pop star charismatique. Mais sa popularité ne doit pas cacher une très grande diversité musicale qui se confirmera tout au long des années soixante-dix.

Parmi les artistes emblématiques de premier plan se trouvent Bunny Wailer et Winston Rodney alias Burning Spear, qui s'inscrit dans une tradition "roots" qu'il ne va cesser de cultiver. Aujourd'hui installé à New York, il est le prototype du musicien qui veut rester indépendant à tout prix. Son morceau "Marcus Say Jah No Dead", enregistré en 1978 pour le label anglais Island, est l'une des pierres angulaires de sa carrière. Quant à Jimmy Cliff, c'est un chanteur aux aspirations pop, et certains de ses tubes, comme "Many Rivers To Cross" (1969), abandonnent la rythmique traditionnelle du reggae au profit d'un style finalement assez proche de la grande variété américaine.

On trouve aussi des crooners comme Gregory Isaacs, des deejays comme I Roy, des pionniers de la poésie dub tel Prince Far I, des précurseurs du "dance hall" comme Barrington Levy, ainsi que des spécialistes des relectures de la pop, voir John Holt et Keith Lynn, tous deux auteurs de "covers" inattendues des Beatles. Plus anecdotiquement, on peut aussi citer quelques chanteuses de reggae comme Marcia Griffiths, Rita Marley, Susan Cadogan ou Judy Mowatt, qui a repris notamment "Rescue Me", un thème de rhythm'n'blues popularisé par Fontella Bass.

Le format du trio vocal reste très présent grâce à plusieurs groupes. The Gladiators, dont le leader est Albert Griffiths, est un modèle du genre, et c'est notamment grâce à eux que l'on découvre la plus fameuse rythmique de la musique reggae : Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, alias Sly & Robbie. Citons également Black Uhuru, les Heptones, les Abyssinians et leur patronyme éthiopien, et Culture, un trio produit par Joe Gibbs et dont les membres revendiquent la pratique d'un africanisme, avec des textes souvent basés sur les droits de l'homme et une conscience culturelle.

Parmi les groupes, le cas de Third World est particulièrement intéressant, car il s'agit d'une formation qui s'est délibérément ouverte vers une carrière internationale sans renier ses bases. En 1976, ils publient le très africain "Satta Amasa Gana". Un an plus tard, c'est "96° in the shade" et ses ambiances tièdes et chaloupées. En 1978, leur musique s'évade vers la pop avec "Cool Meditation" tout en conservant des accents mystiques, avant de fusionner avec le disco dans "Now That We Found Love" qui sera un tube mondial. Quant à Inner Circle, dont deux membres partirent assez tôt pour rejoindre justement Third World, il est formé de musiciens appartenant à la communauté chinoise de la Jamaïque.

## 6 - L'âge d'or du reggae (suite)



La révolution du reggae passe aussi par l'image. Le photographe anglais Adrian Boot, qui a aussi beaucoup travaillé dans le rock et les musiques noires, a été l'un de ceux qui a le plus contribué à l'établissement d'une esthétique moderne du reggae, signant nombre de reportages et de pochettes de disques pour toute la galaxie des artistes reggae, de Desmond Dekker à Aswad, de I Roy à Luciano, en passant par Horace Andy et Ernest Ranglin...

Et puis, il faut mentionner plusieurs long métrages qui sont devenus des films cultes. "The Harder They Come" de Perry Henzell (1972), un peu la réplique jamaïcaine du "Shaft" de Gordon Parks réalisé un an plus tôt, et dont l'acteur principal est Jimmy Cliff. "Rockers" de Theodoros Bafaloukos (1978), un film musical avec des artistes comme Gregory Isaacs, Big Youth, le groupe Inner Circle et Robbie Shakespeare. "Prisoner in the street" avec Third World, qui est en fait un concert du groupe filmé par Jérôme Laperrousaz en 1979. Enfin, "Countryman", produit par Chris Blackwell en 1982 et dont le personnage central est Burning Spear.

Le reggae est devenu une musique très diversifiée. À la fin des années soixante-dix, alors que le terme "world music" n'existe pas encore, il est clairement, en terme d'audience et d'enjeu commercial, la première des "musiques du monde".

"Bob Marley n'était pas un visionnaire.  
Mais c'était un grand poète,  
qui savait cueillir les formules de la rue.  
Il s'est trouvé à un carrefour qui a fait  
de lui ce qu'il est."

Perry Henzell, cinéaste jamaïcain  
né en 1936 à Port Maria  
et mort à Treasure Beach en 2006.



Le dub est né en Jamaïque au tout début des années soixante-dix, et son invention est venue d'une erreur technique, lorsque au moment de copier sur disque une bande d'un morceau qu'il venait de produire, l'ingénieur du son

Osbourne Ruddock alias King Tubby s'aperçut que la piste vocale avait été oubliée... Au lieu de le jeter, il conserva le disque qui en avait été tiré, et lorsqu'il le passa le soir même dans le "sound system" de l'un de ses amis, il comprit immédiatement le potentiel que pouvait provoquer ce genre de manipulations... Quant au nom du dub, il vient des "dubplates", ces disques qui étaient dupliqués dans des presses artisanales.

Rapidement, le dub devient un courant intégré au reggae, avec ses propres codes. Il est porté par des personnages pittoresques comme Lee "Scratch"

Perry, et il joue sur tous les aspects d'un travail technique qui passe par les effets sonores comme la réverbération, le déphasage, la mise en avant d'une piste sonore spécifique, et au fil des années des possibilités rendues quasi-infinies grâce à l'évolution de la technologie et plus tard à sa miniaturisation.

Le dub s'est ainsi internationalisé, et il est à l'origine de plusieurs courants musicaux. La "dub poetry", ou poésie dub, est l'un d'entre eux. Mêlant étroitement le texte et ces nouveaux "riddims", elle a pour chef de file Linton

Kwesi Johnson qui est né en Jamaïque, a grandi dans l'univers du ska et des "sound systems", puis s'est installé à Londres dans le quartier anglo-jamaïcain de Brixton en devenant le militant d'un activisme politique qui passe quelquefois par des morceaux à la forme très minimale, où la voix du chanteur-récitant est soutenue de façon sobre mais très efficace par le Dub Band de Denis Bovell, un producteur qui a aussi travaillé avec des groupes de new wave et de pop comme The Slits et Bananarama. La poésie dub se rattache aussi à la famille musicale du "spoken word" où on trouve certaines formes du rap ainsi que le slam.

Très riche, la scène dub britannique comprend plusieurs musiciens phares comme le Jamaïcain Jah Shaka ou le Guyanais Neil Fraser alias Mad Professor ("le Professeur Fou"), spécialiste de "leçons de dub" qui injecte dans sa musique des sons extérieurs comme, par exemple, des bruits de rue ou le chant d'un coq. Tous deux ont fondé leurs propres label, respectivement Shaka Music et Ariwa. Citons également Benjamin Zephaniah, un Jamaïcain britannique né à Birmingham et qui est un artiste complet, à la fois musicien engagé, écrivain, poète urbain et chanteur, très ouvert aux nouvelles expériences et notamment à la musique électronique, voir son travail récent avec Trevor Morais pour l'album "Naked" (2004) sur lequel il pousse la poésie dub dans ses retranchements. On arrive là à une musique qui s'inspire du dub bien sûr mais aussi de la musique électronique, du "drum'n'bass" et de la "trance".

La parenté entre le dub et la musique électronique est évidente.

Dans les deux cas, la console voire le studio tout entier - surtout quand il s'agit d'un "home studio" - est considéré comme un instrument. Au début des années quatre-vingt le dub se trouve à l'origine du phénomène du "remix" qui trouvera ses plus grands aboutissements dans la scène new wave anglaise et la musique de la culture hip hop aux États-Unis. Aujourd'hui il est la composante principale de tout un courant électro européen dont le pionnier a été le producteur anglais Adrian Sherwood avec son label On-U Sound et dont les représentants les plus actifs se trouvent en Allemagne avec Moritz van Oswald alias Maurizio, ancien percussionniste du groupe de rock d'avant-garde Palais Schaumburg et qui multiplie les activités, que ce soit avec son duo Basic Channel avec Mark Ernestus et le projet Rhythm & Sound où officie Paul Saint Hilaire alias Tikiman, un chanteur originaire de l'île de Saint Dominique et installé à Berlin.





Tous ces musiciens, qui possèdent souvent plusieurs identités comme il est de rigueur dans la sphère de l'électro, poursuivent de manière très innovante le travail fondateur de King Tubby et Lee Perry. Souvent "deejays", ils sont adeptes d'un recyclage musical et ils rejoignent par là certains créateurs du mouvement français de la "French touch" comme Laurent Garnier et Ludovic Navarre alias St-Germain, les fondateurs du label F-Com qui sont d'ailleurs tous les deux de grands amateurs de reggae et de dub et des apôtres de la culture du vinyle qui reste souvent le format privilégié par les musiciens et les amateurs de tous ces styles.

La liste des artistes et des groupes ayant intégré le dub dans leur travail est très longue. Dans le domaine de la pop et de ses courants électro et trip-hop, il est impossible de ne pas évoquer Portishead, Morcheeba, Massive Attack, Tricky, Renegade Soundwave, sans oublier dans des zones de pop plus expérimentale des créateurs comme Dread Zone, Moonshake, Audio Active, ou Scorn, et ce ne sont là que quelques exemples. Chacun de ces groupes possède un univers sonore bien particulier qui n'appartient qu'à lui et qui intègre le dub à des degrés divers en le mariant avec des éléments de pop, de rock et d'avant-garde, un constat qui suffit à révéler la formidable étendue du périmètre artistique auquel nous sommes confrontés...

"Lee Perry fut un de mes professeurs,  
j'ai suivi sa tradition de mixage  
avant de chercher mon propre style..."

Dennis Bovell, producteur et notamment  
"architecte sonore" de Linton Kwesi Johnson,  
né dans les Barbades en 1953.

"C'est devenu un jeu passionnant,  
fragmenter un morceau,  
le truffer de bruits."

Adrian Sherwood,  
producteur et ingénieur du son anglais,  
né à Londres en 1958.

## 8 - Le reggae à l'assaut du monde



À la fois plaque tournante de l'industrie musicale et regroupant une forte communauté jamaïcaine, il était logique que l'Angleterre soit la tête de pont de l'expansion du reggae au-delà des frontières de la Jamaïque. C'est ainsi que les premiers "sound systems" britanniques font leur apparition à Londres dans les années soixante-dix, un peu plus sophistiqués que ceux de Kingston mais tout aussi efficaces dans la façon dont ils propagent la transe des "riddims". Lloyd Coxsone, un des "deejays" les plus en vue, choisit son nom en hommage à Clement "Coxsone" Dodd.

En 1974, le guitariste et chanteur de blues-rock Eric Clapton, avec sa reprise de la chanson de Bob Marley "I Shot The Sheriff" sur son 33 tours "461 Ocean Boulevard", est le premier artiste blanc qui va contribuer à propulser le reggae à un niveau de notoriété qu'il n'avait jamais eu auparavant.

On trouve déjà à cette époque en Angleterre plusieurs scènes spécifiques. À Birmingham, Steel Pulse pratique un reggae aérien et très fin, tandis qu'à Londres on voit apparaître des ensembles cosmopolites : le trio Aswad est formé d'un Jamaïcain, un Guyanais et un Anglais, et Cymande dont le nom signifie "amour et paix" regroupe quatre Jamaïcains et quatre Guyanais. À côté de leurs réalisations traditionnelles, la plupart d'entre eux n'hésitent pas à se lancer parfois dans la production de remixes, comme Steel Pulse dans "Dub Marcus Say".

C'est aussi à ce moment qu'explose le "revival" du ska. On y trouve Jerry Dammers avec son groupe The Specials - leur tube "Gangsters" est une reprise de Prince Buster -, les très populaires Madness, mais aussi Selecter et The Beat. Quant à UB40 et même Police, ils inaugurent la vogue du "reggae blanc", qui avait déjà été prophétisée par le lien très fort qui s'était tissé dès 1977 entre la scène punk anglaise et les musiciens jamaïcains.

Avec leur philosophie du "do it yourself", des groupes punk comme les Ruts et les Clash se sentent très proches de la façon artisanale et débrouillarde de travailler des musiciens reggae et ils vont même en enregistrer eux-mêmes, et colorer fortement leur rock de parfums de "riddims". Si Police a certainement joué un rôle fondamental dans le rayonnement du reggae dans le monde, le musicien le plus symbolique de ce mariage trans-culturel est sans doute John Wardle qui s'est lui-même rebaptisé Jah Wobble et qui, après avoir tenu la basse dans le groupe Public Image Limited de l'ancien leader des Sex Pistols Johnny Rotten devenu John Lydon, a commencé une carrière solo de bassiste, producteur et compositeur très influencé par le reggae et l'esthétique du dub.

Grâce à Serge Gainsbourg, la France s'est mise tôt à l'heure du reggae. Déjà en 1976, "Marylou reggae" avait constitué un premier essai sur l'album "L'homme à la tête de chou". Trois ans plus tard, il enregistrait à Kingston avec la rythmique Sly & Robbie et les choristes de Bob Marley l'album "Aux armes et caetera" dont le morceau-titre était une adaptation reggae de "La Marseillaise" et qui contenait aussi une "version" de "La javanaise". "Il y a une telle puissance dans cette musique, c'est tellement dynamique", affirmait Gainsbourg à l'époque. Plus tard, d'autres artistes français comme Bernard Lavilliers annexèrent aussi la musique jamaïcaine dans leur univers. En Allemagne, deux ans avant le "Outlandos d'amour" de Police, le groupe Can réalise avec son album "Flow Motion" (1976) l'un des premiers disques de rock-reggae blanc de l'histoire, et la chanteuse allemande mi-punk mi-cabaret Nina Hagen publie en 1979 son tube "African reggae".

En Afrique, de la même manière qu'il existe des scènes locales de hip hop très significatives comme au Sénégal, il existe des scènes reggae spécifiques, en Afrique du Sud avec Lucky Dube ou en Côte d'Ivoire avec Alpha Blondy. Quant au Japon, même si on en connaît mal les représentants en raison du côté autarcique du pays, c'est l'un des endroits du monde où le reggae et les styles qui en sont issus, du dub au ragga, sont les plus vivaces.

## 8 - Le reggae à l'assaut du monde (suite)



Le succès international que le reggae a connu au début des années soixante-dix, d'abord en Angleterre puis dans le reste de l'Europe et aux Etats-Unis, n'est pas un hasard. D'abord, il s'agit d'une musique aux textes anglais ou du moins anglophones, ce qui a considérablement facilité sa propagation.

Et puis, en passant d'un hémisphère à l'autre, il faut savoir que le son a été volontairement "repensé" pour plaire au public occidental.

Derrière cette stratégie se trouve Chris Blackwell, un Jamaïcain blanc issu d'une famille fortunée. Il est né en 1937 et a gravité dès sa jeunesse entre Londres et Kingston. Il s'est intéressé à la musique de la Jamaïque dès la fin des années cinquante, exportant des disques et cherchant à la diffuser aux Etats-Unis et en Angleterre. En 1959, il fonde Island Records, un label qui aura de fait un quasi-monopole sur le reggae puisqu'on y trouvera, outre Bob Marley, Bunny Wailer, Gregory Isaacs, Third World, Steel Pulse, Inner Circle et beaucoup d'autres encore.

Avec ses ingénieurs du son, Chris Blackwell a cherché à donner à l'hypnose rythmique de la musique un son plus sophistiqué par rapport à ce qui était fait en Jamaïque même, et il a clairement dirigé les groupes dont il s'occupait vers un certain son propre à séduire les oreilles du public occidental, rajoutant notamment à la musique de base des lignes de clavier, un modèle de clavier électrique que l'on trouve souvent dans la musique funk. Au milieu de la décennie soixante-dix, Island Records fut rejoint sur le terrain du reggae par une autre maison de disques anglaise indépendante ; fondée par Richard Branson, Virgin Records signa des groupes et des artistes comme les Gladiators, I Roy, Culture, Big Youth, les Abyssinians, les Mighty Diamonds, pour ne citer qu'eux.

C'est un fait : au milieu des années soixante-dix, le reggae devient un phénomène commercial. Les majors du disque s'en emparent.

Et il ne faudra pas attendre trop longtemps pour que la pop, comme elle l'a fait avec d'autres musiques comme le blues et la soul, ne cannibalise le reggae pour se régénérer.

"Pour moi, "Aux armes et caetera" est le meilleur album reggae fait par un non-Jamaïcain."

Lowell Filmore Dunbar alias Sly Dunbar, batteur et producteur jamaïcain né à Kingston en 1952.

## 9 - Le "dancehall" et le "ragga"



Le terme "dancehall" a existé très tôt dans l'univers du reggae. Dès le début des années soixante-dix, il était synonyme en Jamaïque des musiques sur lesquelles on dansait dans les lieux clos, par opposition aux "sound systems" qui distillaient leurs "riddims" sur les places et les carrefours de Kingston et d'ailleurs.

Bien plus tard, au crépuscule des années quatre-vingt, le "ragga" ou "raggamuffin" fit son apparition, d'abord en Angleterre avant de se répandre un peu partout dans le monde, comme une tendance assez radicale de reggae chanté directement hérité du "toasting" des premiers "deejays". Il se rapproche du rap et l'équipement électronique, d'abord des boîtes à rythmes puis des ordinateurs, prend peu à peu la place des musiciens.

Quelques années après, un nouveau style de "dancehall" est apparu, d'abord en Jamaïque, poussé en avant par des "deejays" sous influence d'une certaine culture hip hop et qui souhaitaient moderniser leur musique. Aujourd'hui, le style "dancehall" fait partie des nouvelles tendances qui se sont développées au cœur de la culture "dance". Avec ses morceaux spécialement construits pour les pistes de danse, ils préfigurent même le mouvement du "clubbing" qui perdure aujourd'hui sous différentes formes, du rock nostalgique aux styles "lounge", "trip hop" ou "latino".

Le "dancehall" est finalement une version moderne du reggae, proche du rap et de ce qu'on appelle actuellement le r'n'b. C'est une musique dépouillée, aux couleurs futuristes à cause des éléments électroniques qu'elle intègre. Brute, mêlant parfois les rythmes numériques et acoustiques, elle se veut parfois proche de l'Afrique. On appelle aussi ce style le "reggae digital" et il a vu apparaître de nouveaux "riddims" comme le "riddim Sleng Teng" du producteur King Jammy. L'un des artistes phares du "dancehall" est le Jamaïcain Sean Paul, et à l'étranger il faut citer des groupes comme les Français de Massilia Sound System qui lui doivent beaucoup.

Si un musicien comme Chaka Demus est plus subtil, Cutty Ranks qui est à l'origine un "deejay" et son homonyme Shabba Ranks - tous deux sont nés à Kingston -, développent un style plus agressif, préfigurant le succès de leur compatriote Shaggy qui lui va contribuer à créer le ragga rap, réussissant même à établir la jonction avec les origines du reggae en réinventant en 1993 le "Oh Carolina" du pionnier du ska Prince Buster, qui deviendra un hit mondial. Il faut aussi citer Garnett Silk, les Born Jamericans qui ont réalisé la fusion reggae / ragga / rap, et Prince Midas qui s'est fait une spécialité de la harangue rap façon ragga. Le style a évolué sous de multiples formes, et certains exemples sont révélateurs comme celui de Christy Campbell alias Admiral T en Guadeloupe qui met en avant l'identité créole à travers le mouvement "dancehall kréyol" dont il est le fer de lance.

Il ne faut pas passer sous silence certains aspects très machistes qui sont revendiqués par plusieurs artistes de "dancehall" actuel, et qui ont parfois basculé jusqu'à l'homophobie. C'est le cas des Jamaïcains Buju Banton, Sizzla et Capleton, dont des concerts ont même été annulés à plusieurs reprises par crainte de violences.

Enfin, parmi les tendances qui ont émergé depuis vingt ans, on note le style "jungle", le "roots reggae revival", et on peut sans doute y ajouter certaines formes du rap tant il est vrai que la musique de la culture hip hop est l'une des héritières du "deejaying".

"À l'origine, le dancehall représentait les chansons qu'on ne jouait pas à la radio. Même les disques d'Alton Ellis ou de Burning Spear ont été longtemps boycottés par les radios qui voulaient des chansons rhythm'n'blues ressemblant aux hits américains. Nous, les rude boys de la rue qui voulions écouter notre musique, il fallait qu'on aille chez King Tubby pour l'entendre. Tubby était l'un des premiers à balancer des 45 tours jamaïcains sur sa platine, et on dansait comme des fous pendant que U Roy tchatchait au micro."

Sugar Minott, chanteur et producteur né à Kingston en 1956.

"À l'heure du dancehall, l'essence du reggae roots est aujourd'hui entre les mains des Européens. D'ailleurs, c'est là qu'on trouve aujourd'hui [en 2004] les vrais fans. Là et au Japon."

Ken Boothe, chanteur jamaïcain né à Kingston en 1948.

## 10 - Le reggae aujourd'hui



Beaucoup pensaient que le reggae allait décliner après les années quatre-vingt et surtout dans le sillage de la disparition de Bob Marley le 11 mai 1981, mais il n'en a rien été. Au contraire, ce style musical s'est imposé comme une composante fondamentale et désormais éternelle de la musique pop internationale. Le reggae est même la moins "world" des musiques du monde, ou si on préfère la plus "pop" des musiques extra-européennes...

Des hommages à Bob Marley voient régulièrement le jour, comme celui du chanteur et compositeur brésilien Gilberto Gil, qui possède d'ailleurs un timbre de voix assez proche de lui... Des artistes comme Burning Spear et Bunny Wailer, qui a participé en 2006 au film "Made in Jamaica" de Jérôme Laperrousaz, des groupes comme les Gladiators ou Steel Pulse remplissent régulièrement des salles dans la plupart des capitales du monde. Cette grande longévité dans les carrières de certains piliers du reggae passent parfois par des chemins régionaux imprévus, comme par exemple Rita Marley qui est quasiment tombée dans l'oubli en tant qu'artiste, mais qui reste une star dans l'île de La Réunion... En outre, elle continue à gérer en femme d'affaires le patrimoine de Bob Marley, dont le label créé spécialement pour son catalogue, Tuff Gong, du nom du studio que le chanteur avait créé à Kingston, génère de gros revenus, ne serait-ce que par son activité discographique (rééditions et compilations). Tuff Gong est géré en collaboration avec la major Universal qui a racheté Island Records, et les ventes mondiales de Bob Marley restent aujourd'hui énormes, quasiment à égalité avec celles du groupe de rock U2.

Et puis, certains éléments spécifiques des débuts du reggae subsistent, comme les "sound systems", aujourd'hui bien sûr beaucoup plus techniquement au point qu'à la fin des années cinquante... Ils existent toujours à Kingston et, après l'Angleterre, ils ont fait des émules dans des pays comme le Japon et la France, en incorporant au fil du temps les styles dérivés du reggae comme le dub et le ragga. On dénombre environ vingt-cinq "sound systems" français, les plus connus étant le "Back to Zion" et le "Party Time". Un championnat de "sound systems" hexagonaux a même lieu tous les ans à Paris...

Quant aux groupes français, il en existe de nombreux, tant dans la famille du reggae que dans celle du dub, à travers une scène qui est très active mais assez atomisée, et qui s'est développée depuis la fin des années quatre vingt-dix de façon souterraine et alternative. On y trouve par exemple le chanteur Little Franky, orienté vers le ragga, et Difanga, surnommé "le chanteur à la voix de velours", qui reprend des standards comme "Le pénitencier" ou des tubes de variétés à l'instar de "Là-bas" de Jean-Jacques Goldman, perpétuant à leur manière la tradition ancestrale des Jamaïcains avec leurs "covers" de tubes pop. Malgré la crise du marché du disque, il existe de nombreux labels indépendants de reggae, de ragga, et de dub. Dans cette dernière catégorie, le label Jarring Effects, basé à Lyon et spécialisé dans le dub alternatif mais aussi dans l'électro, et qui publie entre autres choses les albums d'High Tone et d'EZ3chiel, fait figure de modèle. À signaler également, le travail passionnant du groupe Faya Dub qui est né en 1998 et qui revendique son identité de groupe reggae dub jazz.

Même les styles précurseurs du reggae reviennent régulièrement dans l'actualité, voir le récent "revival" du mento avec Stanley Beckford, et celui du calypso avec les survivants de la grande époque de ce style de Trinidad, avec le projet "Calypso at Dirty Jim's", du nom de la salle qui était le temple du calypso au milieu des années cinquante, et la chanteuse Calypso Rose.

La scène jamaïcaine reste fertile. On y pratique toujours les relectures de la pop et on y perpétue le reggae "roots". De nouvelles voix apparaissent, comme Luciano qui prône un reggae "conscious" (comme on parle de "conscious rap") et qui a déjà joué avec des musiciens d'autres cultures comme le Sénégalais Baaba Maal. Des projets comme ceux du Jamaïcain All Stars ou du trio vocal

Une musique quelconque, qu'elle soit locale, régionale ou nationale, est toujours la "musique du monde" des autres. A New York ou à Londres par exemple, on trouve dans les bacs des sections "world music" de la pop japonaise et de la chanson française qui voisinent avec des enregistrements de musiques indienne et africaine. Dès sa naissance, toute musique est une musique du monde...

## 10 - Le reggae aujourd'hui (suite)



féminin Kingston Ladies, avec Leba Hibbert qui est la fille de Toots Hibbert, qui réinventent à côté de compositions originales des morceaux de Bob Marley, de Gregory Isaacs et des Ethiopians, sont autant d'exemples de la vivacité de la scène jamaïcaine.

L'éternité du reggae passe aussi par quelques vieux héros retrouvés, comme Horace Andy dont la carrière a été relancée par Massive Attack à la fin des années quatre vingt dix, Ken Boothe, ou encore Ernest Ranglin qui est l'un des fondateurs du ska, fut l'un des arrangeurs attirés de Coxsone, puis vécut à Londres avant de revenir en Jamaïque comme directeur musical du studio Treasure Isle de Duke Reid. Reconnu comme une star du reggae des origines, on l'a même vu récemment jouer sur l'album "Tourist" de St-Germain.

Dans le même esprit de réhabilitation d'un patrimoine, des petites maisons comme le label français Makasound se font une spécialité de la redécouverte de musiciens jamaïcains oubliés, en leur offrant la possibilité d'enregistrer à nouveau. Un exemple de ce travail est ce document audio et vidéo consacré à Earl "Chinna" Smith, un chanteur et guitariste légendaire, ancien collaborateur de Bunny Wailer et de Burning Spear notamment, que l'on a pu voir aussi plus récemment avec le Français Pierre Vilmet alias Pierpoljak. Âgé de plus de soixante ans, Smith a été enregistré et filmé dans son village comme Jean Rouch l'aurait fait, à l'aide d'un petit enregistreur digital et une caméra de poche. Avec sa barbe blanche et ses gros dreadlocks, le musicien livre ainsi son art de façon intime, à mi-chemin entre reggae rural et néo-blues jamaïcain.

Catalogué aujourd'hui par défaut dans la famille des "musiques du monde", le reggae a connu un destin inespéré, et son influence se retrouve dans beaucoup d'autres sphères des "musiques actuelles", et cela dans le monde entier.

Il faut aujourd'hui parler du reggae comme d'une famille musicale à part entière, qui possède ses fondations, ses genres satellites, et qui s'est définitivement inscrit dans la grande généalogie des musiques modernes et "actuelles". Musique du monde devenue musique internationale, musique noire des Caraïbes devenue musique européenne et asiatique, le reggae s'est marié au jazz, au rock, à la musique électronique, et, tout en restant vivant dans son pays d'origine, il a généré une multitude de scènes locales et régionales spécifiques, sur tous les continents du globe.

"Nous sommes les héritiers de la scène rock hardcore lyonnaise. Nous tenons à défendre l'éthique du "do it yourself" et de la solidarité."

Aline Cateux, l'une des responsables du label français Jarring Effects.

Quand deux musiques insulaires se rejoignent : depuis la fin des années quatre-vingt, une mutation musicale s'est opérée à La Réunion entre le séga, l'une des musiques fondatrices de l'île, vers le reggae. On l'a d'abord appelée "seggae" (séga + reggae), puis, en référence au maloya qui est devenue entre-temps la principale musique de La Réunion, le "maloggae" (maloya + reggae)... Aujourd'hui, un groupe comme Baster décrit sa musique comme du "sega maloya reggae".

### KEEFAZ & D-ROOTS

Au départ, il y a une association, D-Roots, typique de la manière dont sont structurés aujourd'hui les réseaux de musiques actuelles en France.

Elle a été fondée en 2000 à Rennes et son but est d'agir activement pour la musique jamaïcaine sur la région Bretagne. D-Roots comprend des musiciens et des programmeurs qui sont influencés par les productions de la Jamaïque depuis le début des années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, tant dans le domaine du reggae que dans celui du dancehall, à travers trois axes principaux : le travail du D-Roots Band, celui de la D-Roots Riddim Section, et l'émission de radio D-Roots Direct.



Les piliers de l'association sont les membres du groupe : Nono le bassiste, Youd le batteur, Cyril le guitariste, Matty Dread qui est en charge des claviers, Momo qui tient les percussions, sans oublier Louï' l'ingénieur du son.

En dehors de leur activité en tant que groupe, les cinq instrumentistes et le "soundman" se tiennent à la disposition de "tout chanteur ou chanteuse à la recherche d'un band pour des prestations scéniques ou un travail d'enregistrement en studio." Perpétuant par là l'esprit d'une formation comme pouvait l'être les premiers Skatalites dans le studio de Clement "Coxsone" Dodd au début des années soixante, les D-Roots se produisent avec plusieurs artistes de la Bretagne et plus largement du grand Ouest comme Fab, Jezz-Aï, Koulag, Mister Samy, Yaya, et ils ont aussi été le backing band de Tonton David, des Anglais Murray Man et Sandeeno, et de l'Américain Jamalski, pour ne citer qu'eux. Ils ont publié un album, la compilation "D-Roots / Reggae Music", où on retrouve notamment Jezz-Aï, Keefaz, Mister Samy et Sandeeno.

Keefaz, avec qui ils se produisent aujourd'hui, a déjà plusieurs disques à son actif. D'abord, le CD deux titres "Pas les mots" qui est orienté reggae mais aussi r'n'b, et qui a été enregistré avec la chanteuse Mighty. Puis, le cinq titres "Après quoi on court", produit par CrossOverSound et ABS Bellissima en 2004, avec un morceau délibérément ciblé sur le "dancehall". Son premier album, "On vit dans un monde", a été produit par Samourai Productions en 2005, et on y trouve des duos avec Azrock, Little Francky, Jornick, et de nouveau Mighty. Quant au second, "À contre-temps", sorti tout récemment, il est co-produit par Samourai, Legal Shot Records et Irie ltes Records, et on peut y découvrir plusieurs "featurings" jamaïcains comme Mr. Vegas, Shinehead, Lorenzo. Les musiques des titres reggae sont jouées par Mafia & Fluxy et les D-Roots, et celles des morceaux "dancehall" par Mouloud et Scorblaz.

<http://www.keefaz.com>

<http://dancehallattitude.free.fr/Artistes/artistesbansgroupesd.roots.html>

Vitrine du travail de l'association D-Roots, l'émission de radio D-Roots Direct est présente sur Radio Campus Rennes (fréquence : 88.4) depuis 2001, tous les dimanches de 22 h à minuit. Elle est animée par les deux activistes Youd et Momo, qui mettent un point d'honneur à diffuser classiques et nouveautés de leur musique préférée. Le programme présente régulièrement les productions de l'association ainsi que des sessions "live", et il accueille des "sélectionneurs".

## 12 - Repères discographiques



Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Anthologie "**Dancehall Roots**", double CD Metro / Union Square (import), 2004

Anthologie "**Tougher Than Tough / The Story of Jamaican Music**", coffret de quatre CDs Island / Universal (import), 1993

Anthologie "**Studio One Ska (1962-1967)**", Soul Jazz / Discograph, 2004

Anthologie "**Joe Gibbs Productions**", Soul Jazz / Discograph, 2003

Anthologie "**Treasure Isle / Duke Reid's Legacy / The True Story Of Ska, Rocksteady, Dub And Reggae**", coffret de quatre CDs Jahslams / Discograph, 2007

Anthologie "**The Trojan Story / Volume One**", double CD, 1997 (import)

Anthologie "**The Trojan Story / Volume Two**", double CD, 1998 (import)

Bande originale du film "**Countryman**", 1982, Island / Universal (import)

Horace Andy : "**Skylarking**", 1996, Melankolic - Virgin / E.M.I.

Stanley Beckford : "**Reggaemento**", 2004, Tôt Ou Tard / Warner Music

Alpha Blondy : "**Merci**", 2002, E.M.I.

Burning Spear : "**Marcus Garvey / Garvey's Ghost**" (1975-1976), Island / Universal, 2002

Culture : "**Two Sevens Clash**", 1978, Shanachie (import)

Difanga : "**Le voyageur**", 2004, Cutchie / Atoll Music

Faya Dub : "**World Wide Reggae**", 2006, No Format ! / Universal

Serge Gainsbourg : double CD "**Aux armes et caetera**", 1979, Philips / Universal, 2003

The Gladiators : "**Proverbial Reggae**", 1978, Virgin / E.M.I., 2002

I Roy : "**Heart of a lion**", 1978, Virgin / E.M.I., 2000

Gregory Isaacs : "**Cool ruler**", 1978, Virgin / E.M.I., 2000

Linton Kwesi Johnson : "**Forces of victory**", 1979, Island / Universal, 2002

Mad Professor : "**Dub science**", 1992, Ariwa (import)

Bob Marley : "**Songs of Freedom**" (1962-1980), anthologie de quatre CDs Tuff Gong - Island / Universal, 1999

Jackie Mittoo : "**The Keyboard King At Studio One**", Soul Jazz / Discograph, 2000

Lee "Scratch" Perry : "**Arkology**", anthologie de trois CDs Island / Universal, 1997

Prince Far I : "**Message From The King**", 1978, Virgin / E.M.I.

Ernest Ranglin : "**In Search Of The Lost Riddim**", 1998, Palm Pictures - Virgin / E.M.I.

Rhythm & Sound : "**Rhythm & Sound w / The Artists**", 2003, Asphodel (import)

Jah Shaka : "**Jah Shaka Meets The Fire House Crew**", 2002, Homeland Dub / Blow (import)

Sugar Minott : "**Leave Out Babylon**", 2003, Zenah Musik / Discograph

Shabba Ranks : compilation "**Greatest Hits**", Sony Music, 2001

Third World : anthologie "**Reggae Greats**", Island / Universal, 1985

King Tubby : "**King Tubby Presents The Roots Of Dub**", 1990, Blue Moon

Zenzile : "**Modus Vivendi**", 2005, Supersonic / Discograph

Benjamin Zephaniah : "**Naked**", 2005, One Little Indian (import)

"On s'est réunis un jour avec Coxsonne parce que écouter tous ces types comme Louis Jordan ou Bill Doggett, c'était toujours le même tempo de shuffle. Nous, on voulait mettre plus d'accent sur le deuxième et le quatrième temps, ce qui faisait que c'était un peu plus personnel, comme notre marque de fabrique. C'est de là que tout est venu."

Ernest Ranglin, guitariste jamaïcain né à Manchester (Jamaïque) en 1932.



## 13 - Sélection bibliographique



Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France.

- Bruno Blum "**Le reggae**", préface de Sly & Robbie, *J'Ai Lu*, collection *Librio Musique*, 2000
- Bruno Blum : "**Le ragga / Reggae Rap DJ**", *Editions Hors Collection*, 2005
- Bruno Blum : "**Le reggae & les rastas**", *Editions Hors Collection*, 2004
- Lloyd Bradley : "**Bass culture / Quand le reggae était roi**", *Editions Allia*, 2005
- Francis Dordor : "**Bob Marley**", *Editions J'Ai Lu*, collection *Librio Musique*, 2002
- Denis Gérard : "**Ras Tafari - Haïlé Sélassié**", *L'Archange Minotaure*, 2006
- Hélène Lee : "**Leonard Howell le premier rasta**", *Flammarion*, 1999
- Hélène Lee : "**Voir Trenchtown et mourir / Les années Bob Marley**", *Flammarion*, 2004
- Yannick Maréchal : "**L'encyclopédie du reggae**", *Editions Alternatives*, 2005
- Damien Millet et François Mauger : "**La Jamaïque dans l'état du F.M.I.**", *L'Esprit Frappeur*, 2004
- Chris Salewicz et Adrian Boot : "**Reggae Explosion**", *Editions du Seuil*, 2001

A lire également :

- Le dossier d'accompagnement de la conférence de Bertrand Dicale sur *La créolisation* le 8 décembre 2006
  - Le dossier d'accompagnement de la conférence de Pascal Bussy sur *Les musiques du monde* le 21 juin 2008
- Librement téléchargeables sur [www.lestrans.com/jeu-de-l-ouie](http://www.lestrans.com/jeu-de-l-ouie)

## 14 - Repères vidéographiques

La date qui suit le titre du disque est celle de la réalisation (et de l'enregistrement dans le cas d'un ensemble DVD + CD), celle qui apparaît à la fin est celle de la publication.

- Anthologie "**Studio One Story**", DVD + CD, *Soul Jazz / Discograph*, 2002
- Earl "Chinna" Smith : DVD + CD  
"**Earl "Chinna" Smith & Idrens**", Ina de Yard - *Makasound / Discograph*, 2005
- "**Made in Jamaica**", film de Jérôme Laperrousaz (2006), *MK2 / harmonia mundi*
- Bob Marley : double DVD "**Live at the Rainbow / Carribean Nights**", *Universal*, 2004
- "**The Harder They Come**", film de Perry Henzell (1972), *Xenon Entertainment (import)*
- Skatalites : DVD + CD "**Live at Lokese Feesten**", *ABC Entertainment / Charly*, 2006
- Steel Pulse : "**Live from the archives**", *Respect Recordings*, 2002 (import)

## 15 - Quelques journaux et leur site internet

**Reggae Vibes**, mensuel  
[reggaevibesmag.blogspot.com](http://reggaevibesmag.blogspot.com)

**Vibrations**, mensuel  
[www.vibrations.ch](http://www.vibrations.ch)

**Autres sites conseillés :**

[www.reggaeid.co.uk](http://www.reggaeid.co.uk)

[www.riddibase.org](http://www.riddibase.org)

Merci à Alex Melis.